

Communication de Monsieur Wahib ATALLAH



Séance du 16 février 2007



Prophétisme et islam

De tout temps, on a connu dans les diverses civilisations, des hommes et des femmes qui en savaient plus que les autres ou plutôt qui prétendaient en savoir plus que les autres. J'ai encore à l'esprit cet exemple de la grammaire latine qui disait : un aruspice ne regarde jamais un autre aruspice sans sourire. Et nous avons tous connu, sinon pratiqué l'oniromancie, l'astrologie, la voyance, la divination sous toutes ses variétés, et bien d'autres formes de dire l'avenir sous l'inspiration rituelle de certaines divinités oraculaires, qui parlaient par la bouche de la pythie ou la pythonisse, dans un langage sibyllin, pour rester dans un domaine culturel qui nous est familier. Les Arabes anciens, dans leur désert, étaient dotés de dons naturels propres à scruter la physionomie des personnes et à guetter le moindre indice dans la nature en vue de prévoir un comportement ou de reconstituer un événement. Leurs annales racontent à l'envi de tels phénomènes. Même Muhammad, avant sa mission divine, y croyait et s'y référait à titre personnel. (*'arrâf*, *'iyâfa*, *hâzin*, *ra'iy* (voyant), *kâhin* (devin), etc.).

De tout temps aussi, les hommes, quelles que fussent leur condition ou leurs motivations, ont été attentifs et, en tout cas, avides de ces révélations plus ou moins supra-naturelles, depuis Alexandre le grand jusqu'à, dit-on, Ariel Sharon.

Le prophétisme monothéiste condamna, pour sa part, ces manifestations divinatoires inhérentes à la nature humaine, sans pouvoir d'ailleurs y mettre fin, - L'horoscope est encore une rubrique obligée des journaux et les Madame-Soleil sont toujours en vie !- . La notion de prophétisme se situe, en effet,

dans un registre tout différent, celui de la croyance en un Dieu unique. Faisons, en passant, une simple mention du monothéisme du pharaon égyptien Akhénaton, sans nous demander s'il a été à l'origine de la notion d'un Dieu unique, puisque ce pan entier de l'histoire des religions baigne encore dans le mystère. Nous nous arrêterons au monothéisme qui a fondé la Bible. Le terme hébreu *nabi* a été rendu en grec dans la Septante (C'est le titre abrégé de la plus ancienne traduction grecque de l'Ancien Testament, faite par soixante-dix rabbins à Alexandrie au III^{ème}-II siècle avant notre ère), la Septante a rendu donc le terme *nabi* en grec par *prophètes*, notre prophète.

En guise de préambule à cet exposé, je vous invite à quelques notions de philologie. La forme *nabi* est un adjectif verbal à la fois actif «appelant» ou passif «appelé», phénomène assez courant dans les langues sémitiques. Le terme prophète aurait plutôt un sens actif : «appelant», messenger de la parole divine et de la volonté du Tout-Puissant. C'est ainsi que les prophètes de la Bible ont forgé une sorte d'identité nationale du peuple élu par Dieu et allié à lui. Certains protestent contre l'expression de «peuple élu» et tiennent à celle de «peuple choisis». Ils ignorent, sans doute, que les deux termes veulent dire exactement la même chose et désignent, tous les deux, un choix préférentiel, tout comme Saint Paul, lui l'avorton, selon sa propre expression, a été qualifié de «vase d'élection», sans aucune élection quelconque, de la part de qui ce soit !

La Bible nous apprend, par ailleurs, que le terme *nabi* est relativement récent par rapport au terme de «voyant», *ra'iy*. Des ânesses ayant été égarées, Saül partit à leur recherche, par monts et par vaux. Arrivé à Rama, en désespoir de cause, il alla interroger Samuel, le «voyant» *ro'oe*, (en arabe *ra'iy*) connu de la ville, qui desservait le culte d'Élohîm dans un sanctuaire bâti dans de hauts lieux. Le terme de «voyant» est accompagné de cette glose ou scholie : autrefois en Israël on disait «voyant» au lieu du terme «prophète» (*nabi*) utilisé maintenant. (I Samuel, 9, 9).

Ce changement dans la terminologie retrace peut-être l'extension progressive du culte d'Élohîm, qui aurait commencé par l'annexion quelque peu tolérante des sanctuaires édifiés sur les hauts lieux et dédiés aux divinités païennes, avant qu'elles ne fussent définitivement supplantées.

J'ai eu l'occasion, il y a une vingtaine d'années, à travers une étude étymologique du terme *Nabiyy*, de démontrer que cette racine, existait, certes, en arabe - langue sémitique comme l'hébreu - avec des acceptions déterminées, mais qu'elle ne recouvrait pas la notion de prophétisme, illustrée dans la Bible. Rien d'étonnant à cela, puisque les Arabes, dans leur majorité, ont longtemps vécu dans le paganisme et n'ont connu le monothéisme qu'assez tardivement, quoique leur tradition orale prétende le contraire. Force est donc de consta-

ter que l'avènement de l'islam a constitué, lui aussi, une extension au moins culturelle du judaïsme.

[Encore une parenthèse, si vous le permettez, sur la terminologie : le terme *prophétisme* qui évoque couramment dans le langage chrétien une notion abstraite relative à tout ce qui touche au domaine de la connaissance de l'Au-Delà, ne se trouve pas dans le Robert. De même, le terme *prophétie*, ne désigne dans le même dictionnaire que l'annonce de l'avenir faite par un prophète. Mais il est couramment utilisé par les arabisants et les islamologues pour désigner, de façon abstraite, la qualité ou le statut de prophète, en général. Nous utiliserons, par nécessité, les deux termes. Je ferme la parenthèse.]

Vous voulez, sans doute, savoir quelle conception l'islam se fait du prophétisme en général, et, essentiellement, savoir si Muhammad est un prophète comme les autres prophètes de la Bible. Je vais essayer de répondre de mon mieux à vos légitimes interrogations : comment trancher ces questions on ne peut plus troublantes, lorsqu'il s'agit du prophète de l'islam ?

Après que Muhammad eut reçu la révélation de sa mission divine, il affirma qu'il était *Nabiyy*, un prophète envoyé par Dieu : il empruntait ce terme et cette notion à la Bible et s'insérait dans la pure tradition biblique. Vis-à-vis des Arabes, il adoptait une démarche, à bien des égards, parallèle à celle des autres prophètes. Dans un hadîth , il aurait affirmé : «*lâ kihânata ba'da -n-nubuwwa* : plus de divination après l'avènement de la Prophétie, (ou statut de prophète)».

Héritier d'une tradition divinatoire du paganisme arabe, Muhammad chercha d'abord à persuader les hommes de La Mecque que son inspiration était foncièrement différente de celle de la divination d'antan.

Mais non !

Je jure par ce que vous voyez

et par ce que vous ne voyez pas :

c'est là, en vérité, la parole d'un noble Prophète (rasûl) ;

ce n'est pas la parole d'un poète ;

- votre foi est hésitante -

ce n'est pas la parole d'un devin (kâhin) ;

- comme vous réfléchissez peu ! -

c'est une Révélation (tanzîl) du Seigneur des mondes (Coran, 69, 40-43)

(Voir aussi 52, 29-34 ; 81, 19-25)

Quant aux poètes :

ils sont suivis par ceux qui s'égareront.

*Ne les vois-tu pas ?
Ils divaguent dans chaque vallée ; ils disent ce qu'ils ne font pas.
(Coran, 26, 224-226)*

(Les poètes étaient souvent des donneurs d'oracles pour leurs tribus)

Le Coran reconnaît le prophète de la Bible qu'il évoque souvent en quelques traits, en quelques anecdotes ou parfois à travers quelques allusions à des détails supposés familiers à ses auditeurs. Pour établir son ascendance prophétique, Muhammad consacre une vingtaine de versets (6, 71-89) d'un lyrisme émouvant à Abraham, véritable fondateur du monothéisme, et aux principaux prophètes à qui Dieu a donné l'Écriture, la Sagesse et la Prophétie. Sous la direction bienveillante de Dieu, ces prophètes sont cependant des hommes comme les autres : ils sont simplement chargés par Dieu de délivrer à leur peuple incrédule des appels les menaçant du châtiment divin et des avertissements destinés à les maintenir dans la bonne direction. Ils forment une chaîne unique d'Abraham jusqu'à Muhammad, et leurs messages font tous partie intégrante de la révélation divine. Si la Torah fut envoyée aux fils d'Israël par l'intermédiaire de Moïse sur le Sinaï et l'Évangile par l'intermédiaire de Jésus aux chrétiens, leurs contenus auraient été altérés et le Coran, *descendu* sur Muhammad, l'envoyé de Dieu, en fragments successifs, représenterait seul la forme définitive la plus complète de la Loi divine.

*Ceci est un Livre que nous avons révélé :
un Livre béni, confirmant ce qui était avant lui
(Coran, 6 , 92)*

Le Coran reconnaît les prophètes de la Bible, sans faire de distinction entre les prophètes canoniques de la Torah et les personnages les plus célèbres de l'Ancien Testament : Adam, Noé, Abraham, le fondateur de la Ka'ba et du monothéisme, Moïse, David, Salomon, etc. Il attribue aussi à Jésus la qualité de prophète et une place privilégiée, en racontant sa naissance miraculeuse, sans toutefois croire à sa crucifixion ni, évidemment, à sa divinité, puisque Dieu ne peut avoir d'enfants.

Si l'on est tenté de penser que Muhammad a emprunté les données de la Bible dans leur ensemble, sous l'influence ou sous la dictée des rabbins ou des moines qu'il avait l'habitude de fréquenter, les musulmans opposent à ces soupçons une réponse toute simple : le Dieu d'Abraham, qui a inspiré la Loi à Moïse et à Jésus, devait forcément inspirer la même Loi à son Envoyé Muhammad, en confirmation des révélations faites à Moïse et à Jésus, mais falsifiées, nous l'avons dit, par leurs peuples. De plus, ces soupçons ne sont pas nouveaux. Du vivant même du prophète de l'islam, il était accusé par les hommes de sa tribu

de débiter les leçons de tel ou tel chrétien qu'il fréquentait sur les marchés de La Mecque. Ce dont il se défendait avec vigueur.

La seconde et principale question que nous nous posons est de savoir si Muhammad est un prophète comme les autres prophètes de la Bible.

Yahvé dit à Moïse : «Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai. Si un homme n'écoute pas mes paroles que ce prophète aura prononcées en mon nom, alors c'est moi-même qui en demanderai compte à cet homme. Mais si un prophète a l'audace de dire en mon nom une chose que je n'ai pas commandée de dire, ce prophète mourra». Peut-être vas-tu dire en ton cœur : «Comment saurons-nous que cette parole, Yahvé ne l'a pas dite ?». Deutéronome 18-21 : De même, le Christ a annoncé à ses disciples l'arrivée de beaucoup de faux Christs et de faux prophètes. Comment donc distinguer vrais et faux prophètes ?

D'abord, le *nabi* de la Bible, nous l'avons dit, serait celui qui *est appelé* ou bien celui qui *annonce*, il serait un messager de Dieu et un interprète de la parole divine. C'est bien ce que proclame l'acte de foi fondateur de l'islam, le premier pilier, disent les musulmans, la *chahâda* : *Dieu est unique ET Muhammad est son Envoyé, son Messager*. Et c'est ce qu'on lit à longueur de pages dans le Coran (116 fois) et aussi, sur les drapeaux nationaux de certains pays islamiques :

*Prêche au nom de ton Seigneur qui créa l'homme
et lui enseigna ce qu'il ignorait.*
(Coran, 96, 1-5)

Il révéla alors à son serviteur ce qu'il révéla.
(Coran, 53, 10)

C'est Dieu qui a envoyé, parmi les Gentils, un Apôtre issu d'eux qui leur communique ses révélations, les purifie, leur enseigne l'Écriture et la sagesse.
(Coran, 62, 2).

En outre, le message divin, dans la Bible, peut parvenir au prophète de différentes manières, par vision, par audition, mais le plus souvent par *une inspiration intérieure*. Dans le Coran, c'est l'Ange Gabriel, *Gibrîl*, qui transmet à Muhammad les paroles de Dieu ou ses ordres, de façon inopinée, à la veille d'une grande décision à prendre, à la suite d'une interrogation posée par Muhammad lui-même, comme, par exemple, au sujet de la calomnie dont fut victime 'Â'icha, sa jeune et belle épouse, ou, enfin, à l'occasion d'un fait sans importance.

En troisième lieu, le message reçu, dans la Bible, est transmis par le prophète sous des modes variés, dans des morceaux lyriques, en parabole ou en clair, dans le style bref des oracles ou sous des formes littéraires de sermon, d'objurgation, ou d'écrits de sagesse. Dans le Coran, la forme du message a varié selon deux périodes historiques bien distinctes : les révélations faites à La Mecque et celles faites à Médine. La vulgate du Coran, que l'on attribue au calife 'Uthmân (644-656), mentionne le lieu de la révélation au début de chaque sourate (chapitre). Sans entrer dans la complexité de ce classement, la distinction entre les deux périodes se fait selon le contenu et le style des messages.

A La Mecque, le Prophète recevait la doctrine de base du monothéisme, la religion d'Abraham, c'est-à-dire l'Unité de Dieu, l'Apostolat de Muhammad, et les fondements du culte, du rituel et de l'éthique, imposés aux adeptes de cette religion, éthique pratiquement analogue à celle du décologue. Ceux-ci devaient renoncer à l'idolâtrie, aux iniquités de l'époque préislamique de l'*Ignorance* ; ils devaient détruire les Idoles qu'ils adoraient. Ainsi Muhammad, retourné triomphalement à La Mecque après un long exil, détruisit-il de sa main les idoles du paganisme dressées autour du temple.

Il y avait tout autour du Temple, raconte Ibn Hichâm, dans la *Biographie* la plus ancienne de Muhammad (premier tiers du IX^{ème} siècle), dont j'ai, il y a deux ans, publié une traduction chez Fayard - publicité gratuite - , il y avait des statues d'idoles scellées avec du plomb. Le Prophète fit le tour des statues. Il pointait sur elles son bâton et disait :

*La vérité est venue,
l'erreur a disparu.
L'erreur doit disparaître
(Coran, 17, 81).*

Et les idoles tombaient. Il n'en resta plus une seule debout. Puis on lui ouvrit la porte du Temple et il entra. Il y vit une colombe en osier, qu'il cassa de sa main. Il y vit aussi des représentations murales d'anges et d'autres personnages. Il y vit, par exemple, une image du prophète Abraham en train de tirer au sort des fléchettes. «Qu'ils soient maudits de Dieu, dit-il, ils ont fait de notre père Abraham un païen !»

*Abraham n'était ni juif ni chrétien ;
mais il était un vrai croyant soumis à Dieu !
Il n'était pas au nombre des polythéistes.
(Coran, 3, 67)*

Puis il donna l'ordre de recouvrir ces fresques, et de là date, dans l'islam, l'interdiction des représentations humaines, plus ou moins bien respectée selon les pays.

Les musulmans devaient même abandonner des coutumes et des valeurs morales qui faisaient l'honneur et la fierté des Anciens. Ils devaient aussi supporter (c'est le sens premier du *jihâd*) les privations et les persécutions qu'ils allaient subir dans la voie du Dieu unique. Ces appels étaient récités en des phrases courtes, saccadées, assonancées, au rythme haletant, pressant, saisissant à vous couper le souffle. Ce fut la première phase de sa mission prophétique :

O toi qui es revêtu d'un manteau !

Lève-toi et avertis !

Glorifie ton Seigneur !

Purifie tes vêtements ! Fuis l'abomination !

Ne donne pas en espérant recevoir davantage.

Sois patient envers ton Seigneur !

(Coran, 74, 1-7)

Mais à Médine, après que Muhammad eut acquis par les armes une certaine autonomie de décision, les révélations indiquèrent les règles applicables à la vie de la nouvelle communauté, et nécessaires à l'établissement d'un nouvel État, où l'islam s'était répandu par le *jihâd* (second sens du terme) et indiquèrent la stratégie à suivre pour étendre l'islam le plus loin possible. Dans cette seconde période, la langue du Coran restait toujours aussi belle, certes, mais elle changeait de ton et de rythme, avec des phrases moins courtes, moins elliptiques et plus faciles à comprendre : elle eut le souci de la pédagogie (une sorte de code civil, dirait-on aujourd'hui, *la charî'a*).

A La Mecque, l'Ange Gibrîl apportait les messages de Dieu, quand il le voulait et comme il le voulait, dans le cadre général d'une prédication pour le retour au vrai et unique Dieu. A Médine, le Prophète, déjà confirmé dans son *Apostolat* par ses succès militaires, avait acquis une telle intimité avec l'Ange qu'il n'hésitait plus à le consulter dans les moindres détails de son action au service de Dieu et de sa communauté. On a le sentiment que Dieu, à travers ses révélations, tenait son Apôtre par la main et guidait ses pas sur le chemin de la vérité, souvent jonché de concessions, de compromis, parfois de défaites ou de victoires, mais toujours dans la même *Voie*, celle de Dieu.

Quatrième point de convergence : le prophète de la Bible a vivement conscience qu'il n'est qu'un instrument, que les mots qu'ils profère sont à la fois siens et non siens. Il a la conviction qu'il a reçu une parole de Dieu et qu'il doit la communiquer. De même, Muhammad affirme très souvent qu'il n'est qu'un homme comme les autres. C'est un simple avertisseur et annonciateur.

On t'interroge sur l'Heure. A quand sa venue ?

En quoi, toi, tu as à en parler ?

Tu n'es que l'Avertisseur de ceux qui la craignent.
(Coran, 79, 42-45)

Cette conviction d'avoir à transmettre la parole divine est fondée sur l'expérience mystique d'un contact immédiat avec Dieu. L'intervention du Dieu de la Bible dans l'âme du prophète met celui-ci dans un état psychologique quasiment «supra-naturel». Muhammad a, lui aussi, connu de tels états d'effusion mystique. Les révélations furent d'abord tenues secrètes, dans l'intimité de quelques proches. Plus tard, Muhammad reçut des messages de Dieu, en présence de témoins oculaires, qui voyaient les manifestations de l'arrivée de Gibrîl : le Prophète s'allongeait, devenait totalement inconscient, ne répondant plus à personne ; il suait à grosses gouttes et était saisi de frissons : on le couvrait d'un manteau et on glissait un oreiller sous sa tête. Parfois il remuait les lèvres et balbutiait des mots incompréhensibles. Ces *crises* duraient près d'une heure et s'accompagnaient d'une grande souffrance intérieure, «comme un arrachement de l'âme», racontait-il. Lorsqu'il se réveillait, il gardait, inscrites dans son cœur, les paroles de Dieu, transmises par l'Ange, qu'il tentait de restituer par la suite en récitation fidèle de ce qui fut appelé plus tard, le Coran (*qur'ân* : récitation).

Enfin, le message prophétique s'adresse rarement à des individus, car le prophète est envoyé vers le peuple, le peuple d'Israël dans la Bible et le peuple arabe dans le Coran, et, dans les deux cas, le message, par son contenu universel, est destiné à tous les hommes. Il concerne le présent et le futur, puisqu'il s'agit de la volonté de Dieu. Sans prédire à proprement parler l'avenir, il prévoit le châtiment et la punition des fautes contre lesquelles il prêche et s'indigne, le salut comme la récompense de la conversion qu'il demande. Muhammad a eu le privilège de voir, en compagnie de Gibrîl, quelques scènes de l'Enfer :

Je vis, raconte-t-il, en Enfer des hommes aux lèvres aussi épaisses que celles des chameaux ; ils avaient à la main des boules de feu comme des cailloux qu'ils lançaient dans leur bouche et qui leur traversaient tout le corps.

- Qui sont ces gens, demandai-je à Gibrîl ?
- Ce sont les gens qui mangent le bien des orphelins, répondit-il.

Puis je vis des hommes au ventre énorme ; je n'en avais jamais vu de tels. Ils étaient piétinés par des chameaux en fureur et maintenus ainsi au-dessus des flammes, sans pouvoir se retourner.

- Qui sont-ils, Gibrîl ?
- Ce sont les usuriers.

Puis je vis des hommes qui avaient devant eux de la viande fraîche et belle et, à côté, une viande avariée et infecte. Ils mangeaient la viande puante et laissaient de côté la viande grasse et belle.

- Qui sont-ils, Gibrîl ?
- Ce sont les hommes qui délaissent les femmes que Dieu leur a accordées pour rechercher les femmes interdites.

Puis je vis des femmes pendues par les seins.

- Qui sont-elles, Gibrîl ?
- Ce sont les femmes qui donnent à leur mari des enfants conçus avec d'autres hommes.

Par ailleurs, heureusement, le Coran décrit à l'envi le paradis promis aux croyants : c'est un jardin de délices, aux parterres fleuris et aux fruits exquis. Voici que nous leur donnerons pour épouses des Houris aux grands yeux. Nous leur procurerons les fruits et la viande qu'ils désirent. Allongés sur le côté autour de tables généreusement dressées, ils se passeront les uns aux autres des coupes dont le contenu ne provoque ni paroles vaines, ni péché. Des éphèbes placés à leur service circuleront parmi eux semblables à des perles cachées, etc.

Ces annonces de jouissances paradisiaques promises aux musulmans sont de nature tout à fait différente dans la Bible : les perspectives de prospérité et de puissance matérielles ne sont pas l'essentiel, elles accompagnent l'avènement du Royaume de Dieu où règneront la justice et la sainteté, la paix et la joie dans la connaissance de Dieu.

En somme, le prophète est un homme qui a une expérience de Dieu, qui a reçu la révélation de ses volontés et qui est envoyé par Dieu pour appeler les hommes à se soumettre à ses lois.

De plus, judaïsme et islam sont attachés à des Lieux saints comme le Temple de Salomon, La Mecque et Médine. Quand les musulmans s'emparent de Jérusalem, Omar peut construire une mosquée sur le Rocher du sacrifice d'Abraham, dont Muhammad lui-même s'est élancé vers le ciel... Pour le christianisme, c'est toute l'humanité, toute la terre habitée (*oikoméne*), qui est le temple de Dieu.

Tout cela semble vrai, dans la bonne tradition biblique. Mais la personnalité très marquée de Muhammad lui interdit de se fondre totalement dans le courant prophétique classique. Il admet, certes, qu'il y a eu des prophètes avant lui (Abraham, Moïse, Jésus et d'autres), mais il affirme être le dernier prophète, le sceau qui scelle la tradition prophétique. Il lui est même arrivé de

se découvrir l'épaule pour exhiber la marque matérielle de sa Prophétie, une sorte de tache ronde sur l'omoplate, pareille à une marque de ventouse. Dieu aurait achevé par lui et en lui ses messages aux hommes. Les révolutionnaires, on le sait, ne peuvent concevoir de révolution après eux !

Cette différence radicale entre Muhammad et les prophètes de la Bible est de nature à susciter en nous des interrogations plus ou moins admiratives, plus ou moins critiques. Comme les autres, Muhammad est, par exemple, un prédicateur qui refuse tout don pour son apostolat. Pour lui, l'extension de l'islam est un impératif divin. C'est ce qu'il proclame dans le Coran :

Je ne désire d'eux nul don et je ne désire pas qu'ils me nourrissent.
(51, 57)

Mais ce désintéret total des biens de la terre, ne va pas tarder, logiquement, à tenir compte des réalités matérielles, pour soutenir et entretenir l'extension de l'islam, ordonnée par Dieu lui-même. Le jihâd, signifiant à l'origine une maîtrise de soi pour défendre sa foi contre les brimades et les persécutions de toute nature, a évolué vers ce qu'on a appelé la *guerre sainte* qui consiste à répandre l'islam partout dans le monde, par la force, au besoin. La prédication pacifique de l'islam s'est révélée moins efficace que l'islamisation par la conquête.

D'ailleurs, les Arabes ne disent pas conquête, mais l'entrée dans une ville «ouverte», *fath*. Mais pour entrer dans une *ville ouverte*, il fallait disposer des hommes et des armes nécessaires à cet effet. Et c'est ainsi que le butin emporté ou le tribut payé par une ville ouverte servaient tout naturellement à répandre l'islam et à étendre la conquête (Muhammad a vendu des captives juives contre des chevaux !). Ce sont des détails puisés directement aux sources anciennes et qui sont généralement occultés aujourd'hui, comme bien d'autres, par une sorte de pudeur conventionnelle.

Dans la *Biographie de Muhammad* écrite par Ibn Hichâm, que nous venons de mentionner, les récits de batailles occupent une grande place et les querelles autour de la répartition du butin y sont étalées au grand jour, sans aucune fausse honte. On ne sème pas pour ne pas récolter, me disait l'autre jour un paysan de Lorraine ; on ne se bat pas pour ne pas emporter de butin. C'est du bon sens. De plus, Muhammad a établi des règles précises de répartition du butin : un cinquième était prélevé d'avance pour le Prophète et le restant était réparti entre les combattants, cavaliers et piétons. La part du Prophète servait à soutenir l'effort de guerre et à entretenir les veuves, les orphelins et les épouses de Muhammad.

La Bible comportait elle aussi *Le livre des Guerres de Yahvé cité dans* (Nombres, 21, 14), qui aurait été un recueil, aujourd'hui disparu, de récits et de chants épiques, sans doute comparable au Livre des conquêtes (*Kitâb al-Maghâzi*),

qui était le premier titre de la plus ancienne biographie de Muhammad. Les batailles étaient elles aussi faites dans la voie de Dieu d'Élohîm.

Le prédicateur du Coran, qui ne voulait pas *être nourri* par les autres, a fait depuis du chemin, on le voit, toujours dans la Voie de Dieu.

En outre, les prophètes ont été envoyés pour signifier la volonté de Dieu et pour être eux-mêmes des «signes», des modèles. Non seulement leurs paroles, mais leurs actions, mais leur vie, tout est prophétie. Pour les croyants, Muhammad a été un modèle parfait : le Coran a tracé la voie pour le Prophète lui-même et pour toute la communauté musulmane. De même, des milliers de hadiths, recueillis et authentifiés après sa mort, racontent à l'envi, les paroles de Muhammad, ses gestes, ses habitudes alimentaires et même intimes. Ils constituent, avec le Coran, la base de la foi islamique, la Sunna, dont se réclament les Sunnites. Ces récits prophétiques, rapportés par les compagnons ou les disciples de Muhammad le montrent comme un modèle à imiter.

Ce modèle, admiré par les musulmans, se distingue encore davantage de la tradition biblique. Aucun prophète juif n'a songé à fonder lui-même une religion nouvelle, un État théocratique, dont il serait lui-même le chef. Aucun prophète n'a versé lui-même ou fait verser autant de sang, dans des exécutions collectives comme celles des juifs de Quraydha, pour répandre la foi dont il était investi.

Que le christianisme ait pratiqué des violences et forcé des conversions massives, cela ne fait pas de doute. Mais le Christ, qui n'était pas un prophète comme le croient les musulmans, s'inscrit dans un autre registre : «Si quelqu'un te donne une gifle sur la joue droite, tends lui l'autre !»

Il est temps, après cet exposé sur le prophétisme biblique de Muhammad, de nous interroger sur l'idée que se font de lui les chrétiens, eux aussi tenants des Écritures, gens du Livre, comme disent les musulmans.

Dès le VIII^{ème} siècle et jusqu'au XIV^{ème}, le Moyen Âge chrétien a disposé, parmi les cercles instruits, forcément restreints, de beaucoup de données exactes sur la biographie de Muhammad, sur son action en Arabie, sur la fondation de l'islam et sur son extension foudroyante : cent ans après la mort de Muhammad, les musulmans étaient parvenus aux approches de la Loire et de Poitiers. Leurs sources principales d'information étaient, surtout, Byzance d'un côté et, de l'autre, essentiellement, les chrétiens vivant en Espagne sous domination islamique, les Mozarabes. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, première moitié du XII^{ème} siècle, avait ordonné de traduire l'ensemble des informations éparées, connues à l'époque, afin de pouvoir fonder une réfutation poussée de l'islam sur des bases solides.

Quels ont été les motifs les plus importants qui ont constitué d'une façon décisive l'image de Muhammad dans l'Europe médiévale et l'ont fixée pour longtemps, avec des traits dont certains sont restés jusqu'à nos jours ?

En général, la conception de la biographie de Muhammad était dominée par le simple souci de prouver que, de la façon dont il a vécu et agi, il ne pouvait pas avoir été un prophète, que ses prétendues révélations divines étaient par conséquent l'œuvre d'un homme et que l'islam était tout au plus une hérésie du christianisme.

Quels sont schématiquement les motifs invoqués ? D'abord son origine et ses conditions d'existence : Muhammad avait pour ancêtre Ismaël, fils d'Abraham et de la jeune esclave Agar, à qui est prédite déjà dans la Bible (Gen. XVI, 12, XXI, 13) une postérité abondante mais sauvage et belliqueuse. Muhammad, descendant d'un peuple primitif, guerrier et barbare, n'était pas précisément destiné à être prophète. De plus, sa position inférieure dans sa tribu et son illettrisme, comme on dit aujourd'hui, donnaient à penser qu'il pouvait être facilement trompé. Ses fréquentations de rabbins et de moines chrétiens étaient là pour donner corps à ces soupçons. Notons, en revanche, que la tradition islamique tirait justement avantage de l'analphabétisme de Muhammad pour mettre en relief le miracle de l'authenticité de sa prophétie et de la révélation du Coran en une langue arabe inimitable, qui constitue, à elle seule, une pure merveille.

En second lieu Muhammad, d'origine humble, sorti de la pauvreté par son mariage avec une riche veuve, Khadija, de vingt ans son aînée, et accédant subitement à la richesse et aux possibilités qu'elle pouvait procurer, Muhammad éprouva un appétit immodéré de pouvoir, qui l'amena à préparer la voie de la souveraineté au moyen d'une prétendue mission prophétique. Déjà ses évanouissements, précédant les révélations, avaient troublé les Quraychites, ses contemporains, qui ne savaient point comment le juger : devin, possédé, *majnûn*, sorcier ?... L'Europe médiévale pensait, en général, que ses évanouissements et ses révélations étaient une imposture préméditée ? Rarement, elle se demandait si Muhammad n'était pas une victime innocente d'hallucinations, généralement dépeintes comme pathologiques : l'épilepsie était le mot le plus souvent prononcé. Ce diagnostic s'est maintenu jusqu'à nos jours. Peut-être par défaut d'une bonne compréhension de l'arabe, certains scientifiques occidentaux croyaient encore reconnaître chez Muhammad ces crises d'épilepsie, plus ou moins bénignes. Aujourd'hui, lorsqu'on leur décrit avec précision les syndromes de ses *absences*, ils rejettent tout simplement ce diagnostic.

Un troisième motif de disqualification de Muhammad était, pour le Moyen Âge européen, sa conduite de la guerre et sa vie sexuelle, qui ne convenaient

nullement à un prophète. Un fondateur de religion qui appelle ses partisans à la guerre, fût-elle sainte, qui agit en chef de guerre lui-même, et qui déclare qu'elle est conforme aux ordres divins, alors qu'il poursuit manifestement le pouvoir et recherche le butin, ne pouvait être un vrai prophète d'une vraie religion.

On était encore bien plus choqué par l'étalage de sa vie sexuelle : la sexualité de cette homme paraît avoir été, pour la chrétienté du Moyen Âge, le centre et le motif déterminant de sa vie, la polygamie (4 épouses à la fois, sans compter le nombre des concubines) légitimée par le Coran, les droits spéciaux de Muhammad à cet égard (douze épouses, plus les concubines), le mariage avec Zaynab, la femme de son fils adoptif, à qui une révélation coranique rend justice ; le paradis sensuel qui attend finalement les croyants ; tout cela était déjà une raison suffisante en elle-même pour provoquer indignation et rejet.

C'était le Moyen Âge ! Mais à partir du XVIII^{ème} siècle, dit le siècle des Lumières, les esprits ont un peu évolué. L'échelle des valeurs est bien restée la même, mais on commença à prononcer le mot de tolérance. La définition de ce concept est, à elle seule, une aventure. Je ne m'y engagerai pas ce soir. Il me suffira de dire que la tolérance n'a de sens que si elle est partagée et bien comprise de part et d'autre.

Revenons à notre sujet. Quel est aujourd'hui l'opinion de l'Occident sur le prophétisme de Muhammad ? Les missions religieuses, les relations commerciales et culturelles avec l'Orient ont, certes, élargi les esprits et adouci quelque peu les jugements. On a entrepris, ici et là, le dialogue entre les religions du Livre ; on a affirmé que les fidèles des trois religions révélées étaient tous des fils d'Abraham et qu'on avait tous le même Dieu. Après un demi-siècle de bonnes intentions œcuméniques, on s'est aperçu que le dialogue tournait en rond, et que les uns et les autres restaient bien attachés à leur Dieu spécifique. C'est que le Dieu des musulmans n'est pas exactement celui des chrétiens ni celui des juifs. Je m'explique : à part le Christ qui, comme je l'ai déjà dit, a choqué et choque encore beaucoup de monde, en recommandant de tendre la joue gauche si l'on reçoit un soufflet sur la joue droite (Mathieu, 5, 39), les juifs, les chrétiens et les musulmans pratiquent encore la loi du talion, quoique interdite en islam. Il y a, malheureusement, loin de la doctrine à la pratique quotidienne.

Le fond du problème, c'est que nous assistons à une confrontation entre trois Dieux, celui des juifs, celui des chrétiens et celui des musulmans. On a beau dire ou croire qu'il s'agit du même Dieu d'Abraham, en réalité le conflit est irréductible : il oppose un ordre du monde à un ordre du monde, une vérité absolue à une vérité tout aussi absolue.

Pour abolir le dieu des autres, on ne peut que supprimer ses fidèles. Ils vont se parer, pour le temps d'une bataille, des couleurs du Bien et du Mal et s'entre-tuer avec exaltation. Il leur est interdit de douter : douter, c'est tout perdre. Leur salut est au bout de leurs armes. Les attentats-suicides qu'on redoute aujourd'hui tiennent essentiellement à une foi exaltée chez les victimes-volontaires et, évidemment, à un calcul politique chez les commanditaires. Cela remonte loin dans le passé : Ibn Hichâm, dans sa biographie de Muhammad, en rapporte un exemple : au cours de la bataille décisive de Badr, entre les musulmans et les Quraych, le Prophète harangua ses hommes en ces termes : « Tout homme parmi vous, je le jure, qui se bat aujourd'hui contre les Quraych et meurt avec courage, face à eux, entrera au Paradis ». En écoutant cette promesse, 'Umayr ibn Humâm, qui mangeait quelques dattes qu'il avait dans la main, s'exclama de joie : « N'y aurait-il entre le Paradis et moi que ma mort par la main de ces gens-là ? » Il jeta au loin ses dattes, saisit son sabre et se lança sur les Quraych. Il les combattit jusqu'à la mort. Ce n'est certes pas un suicide, mais cela lui ressemble beaucoup.

La volonté de l'Éternel s'accomplira une fois de plus dans la haine et dans l'horreur. Il n'y aura ni héros ni victimes : seulement des martyrs, qui gagneront des paradis concurrents.

Revenons, encore une fois, à notre Muhammad : s'il a beaucoup choqué la chrétienté du Moyen Âge, il continue encore de choquer aujourd'hui, même les esprits les plus ouverts à la compréhension de l'histoire. On a vu que l'Europe chrétienne s'était focalisée sur les dérèglements sexuels de Muhammad. Même aujourd'hui, aucun biographe de Muhammad, qu'il fût musulman ou non, n'a pu éviter de parler des relations de cet homme avec les femmes. La tradition s'était même plu à alimenter la curiosité des gens sur ce sujet, toujours plaisant, lorsqu'il s'agit d'une personne en vue ! On connaît même le nom des femmes qui maquillaient et préparaient les jeunes captives avant de les mettre dans le lit de Muhammad !

A ce sujet, nous disposons cependant de quelques données bien établies. On a beaucoup ironisé, avec une légèreté certaine, sur ce "sport national" qu'était la razzia, comme on a ironisé sur l'ardeur sexuelle des Arabes, polygames par nature. Les deux thèmes, on va le voir, sont naturellement liés. Cette ironie dénotait simplement une méconnaissance totale des conditions de vie dans le désert, de la misère atroce où se débattaient souvent ces fiers bédouins et des alertes ou des guerres presque permanentes qu'ils devaient affronter pour survivre. Depuis bien longtemps déjà, par exemple, il n'y avait plus âme qui vive dans le Rub' al-Khâli, territoire d'Arabie aussi vaste que la France tout entière. Au temps de Muhammad, c'est-à-dire dans l'Arabie du VII^{ème} siècle,

les Arabes, pour des motifs divers, tenant très souvent à la pauvreté et à la famine, se livraient à des razzias contre des tribus ennemies ou simplement riches, en vue de rapporter du butin, qui pouvait inclure du bétail, des biens matériels ou alimentaires, et, bien sûr, des captives. Ces dernières, comme tous les autres biens, étaient réparties entre les combattants. Elles étaient la propriété de leurs maîtres, qui pouvaient disposer d'elles comme concubines ou les vendre comme esclaves.

Comme les tribus nomades se déplaçaient souvent à la recherche de pâturages, les relations entre elles étaient mouvantes et pouvaient passer d'une alliance convenue à un conflit ouvert. On imagine facilement, dans ces conditions, qu'une femme pouvait, elle aussi, passer soudainement, du statut d'épouse honorable à celui de captive, concubine ou esclave vendue sur les marchés, ou, éventuellement, de nouvelle épouse chez son nouveau maître.

L'islam a tenté d'améliorer les conditions de la femme arabe. Il a d'abord déclaré que les femmes étaient les égales des hommes devant Dieu. Il a ensuite limité à quatre, sous condition, le nombre des épouses, sans toutefois arrêter celui des concubines. Muhammad lui-même aurait épousé, sans compter les concubines, une douzaine de femmes, dont ses biographes énumèrent scrupuleusement les noms. Ils racontent, avec peut-être une certaine délectation, les scènes de jalousie entre ses épouses, les intrigues et les querelles qui animaient la maison de Muhammad, ainsi que ses colères, ses réprimandes, ses mises en quarantaine ou ses menaces à l'égard de l'une ou l'autre.

De telles données, relatées par la tradition, tout simplement et au grand jour, ont suscité les railleries, plus ou moins fines, de certains biographes occidentaux : "Comment Muhammad, avec une telle sensualité et un tel libertinage, pouvait-il prétendre à la prophétie et servir de modèle à des croyants !" Ces dénigrement, ces ricanements, parfois féroces, sont rejetés avec véhémence et en bloc par les biographes musulmans qui rendent injure pour injure aux auteurs chrétiens et les accusent de débilité mentale et de haine pour l'islam et pour les musulmans. De part et d'autre, on est loin de la sérénité d'esprit qui devrait prévaloir entre les hommes !

Voilà où en sont les choses aujourd'hui. Sans parti pris, sans passion, si possible, tentons d'y voir un peu plus clair. D'abord, la notion de monogamie et, quelquefois, d'ascétisme sexuel, prônée, avec certaines réserves, par le christianisme, pourrait ne pas être un modèle étendu et, a fortiori, imposé à toute l'humanité : les chrétiens eux-mêmes, on le sait, sont divisés sur ce sujet. De plus, les auteurs chrétiens devraient, avant de critiquer, chercher à comprendre les conditions sociologiques de la vie des nomades dans un désert hostile, où la solidarité tribale ne pouvait laisser à l'abandon ni les veuves ni les jeunes filles

en surnombre, et où la survie d'une tribu dépendait du nombre de ses mâles, c'est-à-dire de ses combattants. Enfin, dans une autre perspective, il n'est peut-être pas inconcevable, comme dans certaines confréries ésotériques, par exemple, que certains puissent trouver dans l'activité sexuelle un épanouissement et une plénitude de leur nature.

Cela dit, les protestations indignées des auteurs musulmans pourraient peut-être, elles aussi, faire la part des choses et ne pas tout rejeter sans nuances. S'ils sont tous d'accord pour dénoncer une certaine incompréhension aveugle et parfois haineuse de l'Occident, ils divergent, par contre, pour présenter leurs arguments. Pour certains, des hommes surtout, les nombreux mariages de Muhammad auraient été dictés par sa bonté à l'égard des veuves déshéritées, par la nécessité pour lui de rallier les chefs des tribus arabes ou de s'assurer le soutien de ses proches compagnons comme Abû Bakr, 'Umar et d'autres. Face à ces hommes, une universitaire de qualité, A'icha 'Abd ar-Rahmân, a accusé ces apologistes zélés de n'avoir rien compris à la psychologie de Muhammad ni à celle des femmes, et d'avoir ainsi desservi «la personnalité exceptionnelle de cet homme, pleinement homme, et de ce prophète, pleinement prophète». Pour elle, Muhammad a connu, à juste titre, la passion de l'amour, ses tribulations et ses plaisirs. Il a dû se complaire dans les intrigues de ces femmes qui se disputaient son amour et ses faveurs, et se montrer magnanime avec les moins favorisées d'entre elles.

Tous ces arguments, tant qu'ils restent dans le domaine de la sociologie, de la psychologie ou de l'histoire, ont une portée réelle. Mais lorsque les défenseurs en appellent à la légitimité accordée par Dieu à la conduite de Muhammad, ils renforcent peut-être leurs convictions personnelles et leur admiration pour l'homme, Envoyé de Dieu. Leur argument, cependant, une simple pétition de principe, n'est pas tout à fait approprié aux dispositions de ceux qui précisément ne croient pas à la mission prophétique de Muhammad : les apologistes musulmans devraient plutôt déplorer l'absence de foi chez les détracteurs de Muhammad.

Voilà ce qu'on peut dire brièvement sur cette question, qui constitue une grosse pierre d'achoppement entre chrétiens et musulmans. Mais à notre avis, on s'est plu de part et d'autre à trop monter en épingle, à trop amplifier l'importance de ce sujet, alors qu'il faudrait totalement dédramatiser les choses. A entendre les commentateurs musulmans et non musulmans, on a l'impression que Muhammad, en épousant femme sur femme, ne cherchait qu'à alimenter les querelles et attiser les jalousies, et qu'il prenait un malin plaisir à ce jeu. La réalité devait être tout autre. En fait, nous le croyons, quel qu'ait été le nombre des épouses, quel qu'ait été leur attachement à leur tour de nuit, ces

femmes passaient leurs journées ensemble, faisaient une cuisine commune, aménageaient tous les jours un espace frais et agréable pour accueillir le mari. On a, par exemple, apporté chez ‘Â’icha la baignoire de Hafça, pour donner un bain à Muhammad au cours de sa maladie. Il devait, certes, y avoir de temps en temps, des pointes, des rivalités, mais il y avait tout de même le quotidien. Muhammad avait avec elles des conversations courantes, communes ; elles lui posaient des questions auxquelles il répondait parfois de façon ambiguë pour susciter leur intérêt et leur curiosité.

‘Â’icha, il est vrai, émergeait parmi elles, parce qu’elle était belle, parce qu’elle était jeune (elle avait dix-huit ans à la mort du Prophète). Elle a vécu longtemps et raconté beaucoup de choses, souvent à son avantage. Muhammad tirait-il au sort celle de ses épouses qu’il devait emmener en expédition : ‘Â’icha, évidemment. *L’affaire du collier* ou de *la calomnie contre ‘Â’icha* est un très beau sketch, finement raconté, avec la pirouette finale : accusé d’avoir attenté à sa vertu, al-Mu’attal, après vérification, fut reconnu impuissant ! Quant à la pauvre Sawda, épouse déjà âgée et devenue indésirable, à qui pouvait-elle céder son tour de nuit, sinon à la belle ‘Â’icha ?

A plaisir, la tradition a fait la part trop belle à ces histoires de tour de nuit, mais en réalité, ces partages étaient souvent formels, chez Muhammad comme chez les autres compagnons ou combattants : les hommes n’avaient qu’une obligation de présence, sinon, pourquoi se déchaînaient-ils et se battaient-ils autour des captives. Tout cela donne à réfléchir et plaide pour la prudence et pour la modération autour de ce sujet prompt à débrider les imaginations.

Enfin, que Muhammad ait eu un attrait tenace et constant pour les plaisirs de la chair, cela est évident et normal chez un homme bien portant et qui en a les moyens matériels. On a disserté abondamment, pour l’admirer ou la réprouver, sur son humeur folâtre. Mais un autre aspect des choses est, semble-t-il, resté dans l’ombre. Il a eu de Khadija, d’après la tradition, quatre filles et deux ou trois garçons, morts en bas âge. Depuis, on ne lui connaît pas d’enfant, fille ou garçon . Pourquoi ? Il a bien eu Ibrâhim, avec Mâria l’Égyptienne, mais il avait près de 58 ans. Pourquoi aimait-il à la folie ce seul descendant mâle ? Pourquoi n’en a-t-il pas eu avec les premières et belles captives ?

Sans nier qu’il se fût souvent marié par opportunité politique ou par pitié pour les veuves, il reste cependant un mystère ! Ce goût pour les femmes, pour les concubines qu’il cherchait à épouser en surnombre, n’était-il pas finalement entretenu par l’espoir d’avoir une descendance mâle, pour compenser cette frustration suprême d’un homme qui se cherchait un héritier, un successeur ?

On a vu, dans la première partie de cet exposé, que Muhammad s'inscrivait normalement dans la lignée des prophètes de la Bible, mais qu'il s'en démarquait radicalement par l'affirmation qu'il était le sceau qui scellait cette lignée : il n'y aura plus de prophètes après lui ; il s'en démarquait aussi par la fondation d'un nouvel État dont il était le chef et par la fondation d'une nouvelle religion dont il était le prophète ; et enfin, par ses appels à la guerre sainte et à la conquête de nouveaux pays pour y répandre l'islam. Il n'était donc pas un prophète comme les autres.

Dans une seconde partie, on a vu comment le Moyen Âge chrétien a disqualifié Muhammad pour son origine modeste, pour son appétit de la richesse et du pouvoir et, enfin, pour sa conduite personnelle, essentiellement à l'égard des femmes. Nous avons tenté de fournir quelques explications historiques et sociologiques tendant à modérer les critiques de la chrétienté européenne, sans réviser radicalement son jugement.

Et, maintenant, je me pose à nouveau la question : "Muhammad est-il un prophète comme les autres ?" l'ambiguïté de cette formulation n'a sans doute échappé à personne parmi vous : elle peut supposer acquise sa qualité de prophète, mais elle sous-tend aussi une interrogation fondamentale : Muhammad est-il tout simplement un prophète ? Dans la Bible, il y a eu, dit-on, bien comptés, 4 grands prophètes, 12 petits, tous canoniques, et des dizaines de faux prophètes. Le Coran parle lui aussi de faux prophètes, et la tradition en cite nommément 3 ou 4, du vivant même de Muhammad. Quels sont les critères de la vraie prophétie : aucune réponse, nulle part, n'est fournie à cette question ? Et c'est normal, puisqu'on est dans le domaine de la foi, qui ignore, par nature, tout critère de logique.

Pour les musulmans, il ne fait pas de doute que Muhammad est un vrai prophète, Envoyé de Dieu, le plus grand, le sceau et le sommet des prophètes. La démonstration n'est plus à faire : il n'y a qu'à ouvrir les yeux autour de soi. Parti d'une obscure cité d'Arabie, ce chamelier du désert survit encore, de façon plus ou moins intense selon les pays et selon les époques, - mais c'est un autre sujet - dans le cœur de plus d'un milliard de croyants, répartis sur les cinq continents, ne laissant aucune place au doute. Le Coran avait même prévu cette extension miraculeuse, et, d'avance, compris ceux qui ne croient pas : la foi ne peut être qu'un don de Dieu :

*Si ton Seigneur l'avait voulu,
tous les habitants de la terre auraient cru.
Est-ce à toi de contraindre les hommes à être croyants,
alors qu'il n'appartient à personne de croire
sans la permission de Dieu ?
(Coran 10, 99-100).*

Et encore :

*L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu ;
Il guide qui il veut dans le droit chemin.
(Coran, 2, 142)*

Au cours de ce bref exposé, j'ai tenté de vous fournir, aussi objectivement que possible, les éléments de réponse à cette question.

Ernest Renan, chargé en 1860 d'une mission en Phénicie, en a rapporté sa propre vision de Jésus : «Homme incomparable, écrit-il, si grand que je ne veux pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu». Je ferai pour ma part, si vous le permettez, *mutatis mutandis*, évidemment, de ce jugement de Renan, qui ne croyait pas en la divinité de Jésus, ma propre conclusion sur Muhammad : je ne veux pas contredire ceux qui croient en lui.



Discussion

Avant de passer la parole à la salle, François Le Tacon fait remarquer qu'il y a une contradiction entre le fait de se référer au livre et de récuser ce qui avait été écrit auparavant. Monsieur Atallah répond que pour les musulmans, cette contradiction n'est qu'apparente puisque selon eux ce qui a été écrit auparavant a été falsifié.

Madame Stutzmann relève l'intolérance qui se révèle à travers l'affaire des caricatures et de l'opéra de Berlin et Madame Durivaux-Leyris souligne la récente apparition d'un créationisme musulman. La réponse se réfère aux intégrismes.

Monsieur Laxenaire s'interroge sur les influences qu'a subies Muhammad et sur l'apparition de la polygamie. Monsieur Atallah répond que la polygamie existait bien avant l'islam et que Muhammad l'a codifiée. Quant aux influences, on note qu'il a rencontré beaucoup de moines et que les commerçants de la Mecque étaient très admiratifs des richesses de Syrie et de Palestine. L'abbé Bombardier fait remarquer qu'il semble que Muhammad ait été très influencé par l'arianisme, hérésie chrétienne.

Monsieur Curien demande des précisions sur la séparation sunnites-chiïtes. Monsieur Atallah répond que c'est une querelle de succession, les sunnites ayant choisi la continuité de l'État, alors que les chiïtes croient que la seule succession légitime de Muhammad est celle de sa famille la plus proche, donc celle d'Ali, époux de Fatima la fille de Muhammad. Les autres califes ne sont

que des usurpateurs. Sur cette querelle de succession se sont développées ultérieurement des différenciations théologiques.

Monsieur Rivail fait remarquer que la pensée arabe a dominé l'occident pendant plusieurs siècles avant de s'effacer. Monsieur Atallah répond qu'il faut distinguer la pensée de la foi et que le monde arabe a été en contact avec les civilisations très brillantes de Byzance et de la Perse et qu'il a surtout joué le rôle de vecteur actif. Son rayonnement intellectuel a cessé lorsque l'islam a cessé d'être conquérant.

Madame Créhange demande des précisions sur la notion de transcendance. Monsieur Atallah répond que la notion de transcendance revêt des interprétations différentes dans les trois religions du Livre. Les musulmans considèrent Dieu comme au-dessus de tout, donnant des ordres à l'humanité. Pour les juifs, Dieu a passé un contrat avec le peuple élu. Chez les chrétiens, la notion de transcendance prend un aspect exceptionnel. L'homme est fondu dans la divinité.

Monsieur Larcen rappelle qu'outre l'influence d'Arius, on pense aussi à celle de Marcion. Il s'interroge sur la définition des faux prophètes et définit un prophète comme celui qui annonce des événements à venir, ce qui n'est pas le cas de Muhammad. Enfin, il fait remarquer que le monde occidental a abandonné la notion de transcendance ainsi que la théocratie. Monsieur Atallah répond que, selon lui, le talent prophétique sinon le don de prophétie, a présidé à toute l'action de Muhammad qui affirmait être l'Envoyé de Dieu. Chez les juifs aussi, le sens prophétique était présent lorsque Dieu conduisait le peuple pour les conquêtes.